



Patrick Maury

Rejetant la tristesse

C'est à dire de Frank Venaille
(Mercure de France, 2012)

C'est toujours comme ça dans les livres de Franck Venaille. C'est toujours comme ça et le dernier n'échappe pas à la règle. *C'est à dire* qu'un homme toujours doit marcher, commencer à marcher, tomber, se relever, arpenter une terre réelle ou imaginaire et trainer ainsi derrière lui le charroi terriblement lourd de sa vie ; c'est la consigne.

Il faut se tirer soi-même, s'extirper sans cesse de la boue menaçant d'un retour en arrière vers *L'enfance en deuil*. Mais ça, être son propre compagnon, voilà le difficile quand le corps se dérobe, que sa part d'animalité n'est plus qu'un lointain souvenir, sa force en allée. Face à ça, face à cette extrême difficulté d'avancer dans ce qui est, « *face aux verrous* », le cheval Venaille fait preuve d'un courage sans faille. *Rejetant la tristesse* qui referme tout, il arpente des territoires qu'il s'est depuis longtemps choisis comme autant de comptoirs ouverts avec lucidité dans sa conquête de l'intime – Paris mais Anvers mais Ostende mais le Matterhorn mais Londres mais Trieste mais la très vénérée Venise –, lui, ce mécréant inquiet réclame la grâce de la joie, car ici point de Mémorial, puisque le but est *d'empêcher la joie elle-même de s'exprimer*.

Comment, alors, ne pas comprendre l'extrême désarroi de celui qui, voulant être le héros de sa propre vie, découvre soudain que *les témoins sont morts / sont morts les témoins* ? Chamfort rapporte qu'à quelqu'un qui disait à Voltaire qu'il abusait du travail et du café et qu'ainsi il se tuait, ce dernier répondit : *Je suis né tué* ; Venaille est de cette confrérie là. Il est l'homme de la blessure originelle, celui qui doit racheter sans cesse la faute d'exister. Il y a eu maldonne. On est père déjà avant le père et point n'est besoin de lui envoyer une quelconque lettre, on est tout entier la lettre, comme un boulet, un boulet de canon qui pulvérise l'adresse.

Car *Il suffisait d'une barque / Il suffisait de ça* : s'engager aveuglément dans la passe des mots. *C'est à dire* que le poète, par ce *travail d'ogre*, peut à tout moment requalifier le réel et tenir en respect un chagrin qui colonise sans cesse des territoires devenus irrespirables. Station debout, un homme se souvient de la recommandation de Nietzsche, il rumine. Les paysages sont mâchés et remâchés par ce Chronos avalant ses enfants. Mais ici Venaille ne se sent nullement menacé dans son pouvoir – sa royauté est anonyme. C'est ce détour par une terre recomposée qui fait apparaître l'extraordinaire fraternité de ses livres. Il est l'homme qui sans cesse appelle les paysages, celui qui refuse d'être dépaysé. Que tous viennent, la mer est notre mer, le Nord notre Nord et le tout agrandi, *la mer de notre Nord*. Le poète n'est en rien « *maître et possesseur de la nature* » mais il indique tranquillement un sens possible, obéit dans le noir ; les hommes marchent à tâtons et des mains parfois se trouvent quand le désir magnifie la chair ou la massacre.

Il y a chez *L'homme en guerre*, comme se définit Venaille lui-même, une volonté

héroïque de lutter contre soi pour ne pas couler à pic, une façon de se tenir debout face au monde qui ne cède jamais un pouce de terrain à la douleur et converse avec la mort ; la leçon de la guerre d'Algérie, cette seconde naissance, n'a jamais été oubliée. Et maintenant que s'achève avec ce livre une trilogie admirable d'unité, je le regarde ému, lui, *Volontairement retiré du monde*, qui godille avec confiance dans le *Chaos C'est à dire Ça*.